Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 57 (2010)

Heft: 1: Fascicule français. La littérature au premier degré

Artikel: La force de lire

Autor: Macé, Marielle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-271545

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La force de lire

Décrivant le puissant effet intellectuel et affectif exercé sur lui par un livre de V. S. Naipaul, l'essayiste Pierre Pachet a éprouvé fortement ce qu'il entre de lutte dans les mouvements intérieurs que suscite une lecture, c'est-à-dire dans le cheminement que l'on accomplit dans un livre et la tâche d'être face à lui. Au cours d'une réflexion portant précisément sur les formes de l'individualité (formes que l'expérience de lecture allait justement contribuer à modeler), il raconte sa rencontre avec *L'Énigme de l'arrivée*[1], ce livre sur l'exil qui lui a semblé fait pour lui, mais en quelque sorte trop fait pour lui :

> Comment commencer à répercuter avec liberté (en sauvegardant ma liberté) l'effet sur moi de ces livres de Naipaul, et surtout de *L'Énigme de l'arrivée ?* / Effet complexe et double : excitation, en reconnaissant les questions qui depuis toujours me tourmentent, mais traitées par lui de façon plus ample, approfondies ; et asphyxie, parce que de ce qui m'avait semblé être, ne fût-ce qu'à mes yeux, mon territoire propre, je me trouvais dépossédé. Mais il m'a fallu plusieurs jours pour me rendre compte de ce second aspect. Je me croyais uniquement excité, comblé par ma lecture et par ma rencontre avec l'écrivain[2].

L'acte de lecture repose sur un investissement physiologique, mental, affectif ou moral, et nourrit en retour cet investissement ; c'est par cette boucle d'attention et d'intensités que les textes nous « intéressent ». À vrai dire, cette mise en jeu de soi-même par le lecteur n'est peut-être pas seulement la condition mais l'*opération* propre de la lecture, prise dans ses dimensions cognitive et existentielle, et restituée à l'échelle de l'individu à laquelle *in fine* elle reconduit toujours. En ce sens, aucun aspect de l'expérience sensible que constitue la lecture – son « premier degré » – n'est indemne des enjeux d'une herméneutique, en particulier d'une herméneutique du « soi » (ce que Ricœur appelait la refiguration). Dans ce corps-à-corps avec *L'Énigme de l'arrivée* par exemple, l'expérience sensible et la construction du sens sont indissociables. Il n'y a pas d'un côté la

[1] V. S. Naipaul, *The Enigma of arrival*, London, Penguin, 1987.
[2] Pierre Pachet, *Un à un. De l'individualisme en littérature (Michaux, Naipaul, Rushdie)*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 1993, p. 86.

Marielle Macé, « La force de lire », *Versants* 57:1, fascicule français, 2010, pp. 17-29

perception (l'expérience immersive, l'investissement du corps et des émotions, l'immédiateté sensible, la matérialité du style) et de l'autre la tâche interprétative (jusqu'aux enjeux éthiques et aux usages politiques du « lire ») ; il n'y a même pas *d'abord* la perception sensible et *ensuite* la tâche interprétative, disposées en ordre de complexité croissante : il y a une seule tâche, la mise en travail d'une individualité dans sa rencontre avec une forme singulière, et par son corps-à-corps avec cette forme. La lecture prend ainsi sa part dans cette épreuve, si importante au sein des sociétés démocratiques, qui consiste à être soi – mieux, à « être seul à être soi » – autrement dit dans l'exercice complexe de l'individualité. Cette pratique est dialectique, combattue : dans la lecture, c'est devant la dynamique de singularisation d'une forme ou d'un dispositif littéraire particulier que l'on exerce sa propre tâche d'être : il s'agit de capter les formes comme autant de forces qui nous affectent, de saisir leur émergence et d'expérimenter, en les voyant être et différer de soi, mais en ayant justement dû en réaliser la dynamique particulière à l'intérieur de soi, ce que signifierait son propre « être soi ». Comprendre la portée d'une singularité littéraire (d'une force) équivaut ici à manifester sa propre individualité, à la pratiquer.

Devant la force des œuvres que la lecture nous fait réaliser à l'intérieur de nous, il faut alors quelque chose comme la « force de lire ». On peut dire du consentement à cette tâche ce que Pachet, s'inspirant de Freud, dit ailleurs de la responsabilité que chacun a de ses rêves, de ce composé d'activité et de passivité, de cette vigilance particulière d'un individu soudain submergé par autre chose que lui-même, mais qui acquiesce à sa propre passivité (au simple fait d'être affecté) et la reprend activement en charge : on « décide d'accepter » de rêver comme on consent à s'endormir, « il y faut non seulement une décision, ou un acquiescement, mais une force »[3].

Être ressemblé

Dans la tâche de devenir soi-même, le sentiment de ressembler tout à fait, ou, si je puis dire, d'« être ressemblé » par un livre, d'être répété ailleurs, d'être déjà dit, à la fois exalte et fait en effet s'évanouir d'un coup

[3] *Id.*, *La Force de dormir*, Paris, Gallimard, coll. « NRF-Essais », 1988, p. 19.

l'assurance de l'individualité... Se sentant coïncider tout entier, ce lecteur de Naipaul s'est trouvé comme en face d'un « semblable », dont la proximité transforme le processus cognitif de la reconnaissance en besoin de résister, et fait basculer cette reconnaissance du plaisir à la menace : du plaisir d'être soi à la menace de ne pas être le seul à être tel. C'est l'effet qu'a sur nous une œuvre dont on a le sentiment qu'elle s'adresse à nous et qu'elle nous attendait : excitation à la reconnaissance d'un « pour moi », comme l'ont dit successivement Nietzsche et Barthes (« Il y a là pour moi », écrivait aussi Michaux devant un paysage dans *Ecuador*, où il reconnaissait « ses hommes » et « ses arbres », et se sentait par conséquent requis), mais aussi asphyxie d'une dépossession ; dépossession qui plus est par anticipation, puisque le livre a la puissance de précéder le lecteur. C'est le vacillement, et parfois la blessure du sujet, lorsqu'il s'aperçoit que ce qu'il avait cru se produire à l'intérieur de lui (cet événement de son individualité) était déjà dit ailleurs, et mieux, et par un autre : souffrance sourde, intrusion d'un semblable – là où l'on espérait différer activement en face d'un différent. Le sentiment du même n'est en effet pas moins déroutant que la rencontre d'un « tout autre » qui me laisserait intact, dans le spectacle distant et par conséquent indolore, incomparable, de sa propre différenciation. C'est aussi ce que porte la sensation de « déjà vu », ce démaillage sans gravité du tissu du temps et du tissu du moi, qui a tant intéressé poètes et penseurs, de Freud à Bergson ou à Proust, au début du XXe siècle[4].

Pachet précise comment il a commencé à desserrer l'étau du livre, non pas en s'éloignant mais sous l'impulsion dialectique de certains passages du livre lui-même : « Une phrase du livre parlait d'un personnage que l'admiration paralysait, ou qui vivait une passion pour l'admiration : ainsi pouvait commencer à se dénouer mon invalidité, ma fascination. Je me mis à chercher des failles dans l'attitude de Naipaul, des contradictions ou des faiblesses, des manques par rapport à ce dont j'avais besoin »[5], il recommençait, dialectiquement, à se faire individu, et pouvait donc d'autant mieux se reconnaître, ne pas craindre de ressembler et d'emprunter à Naipaul des idées, des thèmes, des façons de faire, ne pas craindre d'adapter

[4] Voir Remo Bodei, *La Sensation de déjà vu*, Paris, Le Seuil, coll. « La Librairie du XXIe siècle », 2007.
[5] Pierre Pachet, *Un à un*, *op. cit.*, p. 86.

ses idées. Comme s'il avait fallu « se décoloniser » soi-même, et de soi-même ; comme s'il était progressivement possible pour le lecteur de se sentir différer, de se sentir activement différer dans la rencontre d'un autre, autorisé à être *tel* précisément par cette interdépendance et ce lien. C'est la structure sensible et cognitive d'un enfermement-avec[6] qui porte ici les enjeux sémantiques de l'expérience de subjectivation. Face à Naipaul, dans cette réclusion occupée si propre à la lecture (et plus généralement aux situations esthétiques), le lecteur entend en quelque sorte un appel à opérer en lui-même une division : « on est appelé à tracer une séparation en soi, à ne pas laisser le soi dans son indistinction, dans la confusion où il aime à vivre »[7] ; appel à accentuer des reliefs, à varier à l'intérieur de soi en face de l'autre. Il y a là une leçon, « leçon d'observation, de pensée, de vie, de création de formes » ; c'est une poche d'individuation, un ralenti autorisant, où l'on regarde un autre différer et où l'on éprouve sa propre individualité en mouvement, en rythme, en acte, en face de cet autre. La littérature (ici celle de Naipaul, qui hérite en cela d'une « caractéristique fondamentale de l'art moderne »), comme ferait un individu, « reconnaît ou donne de l'individualité autant qu'(elle) s'en donne, autant qu'(elle) en reçoit de ce à quoi (elle) en donne »[8].

Ce lecteur profondément engagé dans sa situation avait déjà éprouvé un événement de cet ordre à la lecture de Baudelaire ; il y faisait l'expérience directe, en situation esthétique, du caractère défensif de l'individuation moderne. Sa lecture du poète lui donnait en effet fortement le sentiment que toute singularisation est artificielle ; le sentiment de la nécessité de l'individualité et celui de l'interchangeabilité des individus s'y trouvaient intimement liés. Dans un ouvrage sous-titré « Politique de Baudelaire »[9], écrit dans le voisinage de la pensée de René Girard, mais aussi de Victor Goldschmidt et de Claude Lefort, Pachet partait de certains textes tournant autour de la question du sacrifice, et

---

[6] « L'interprète fait le choix de *s'enfermer avec un texte*, de s'enfermer dans la clôture de ce texte (dont il place au besoin les cloisonnements en lui-même) » (Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* Paris, Amsterdam, 2007, p. 311).

[7] Pierre Pachet, *Un à un, op. cit.*, p. 93.

[8] *Ibid.*, p. 89.

[9] *Id.*, *Le Premier venu. Baudelaire, solitude et complot*, Paris, Denoël, coll. « Méditations », nouvelle édition revue et corrigée, 2009 (d'abord intitulé : *Le Premier venu. Politique de Baudelaire*).

par exemple de la peine de mort, pour restituer une authentique intelligence baudelairienne du social ; à partir de fragments allusifs rassemblés dans « Fusées » et dans « Mon cœur mis à nu », il observait l'énigmatique fascination de Baudelaire pour le sacrifice, la naissance d'un homme providentiel, l'accumulation de forces sur un seul individu, et en tout cela la fragilité des émergences dans un monde où celles-ci ont perdu leur fondement sacré.

Pachet relevait en particulier dans le poème liminaire des *Fleurs du mal*, « Au lecteur », des signes magiquement disposés pour entraîner le lecteur dans une initiation invisible, s'ordonnant selon la question moderne par excellence : comment être un individu ? D'abord des signes qui « déterminent l'être du lecteur », en le soumettant à des contraintes, à des soubresauts, ou à des contradictions, en le qualifiant violemment ; ensuite des signes qui inversement « dé-déterminent » ou rendent insituable l'être de l'auteur, en le reculant d'un cran à chaque fois que la compréhension du lecteur progresse. Le poète nous fait respirer la mort dans « nos » poumons, nous promène dans la ménagerie de « nos » vices. Baudelaire presse violemment le lecteur de se reconnaître, et à partir de là seulement de reconnaître le poète comme un frère aîné. Il l'oblige en particulier à considérer « l'ennui » comme la couleur propre de son intériorité : « C'est l'Ennui ! – l'œil chargé d'un pleur involontaire, / Il rêve d'échafauds en fumant son houka. / Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, / Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère ! ». Attentif aux processus violents qui touchent, dans l'univers moderne, les modalités esthétiques et les formes politiques, Pachet conçoit la lecture de cet avertissement comme une « injection d'individualité artificielle » : « désindividualisé par l'ennui comme il le serait par la bêtise, le lecteur reçoit une injection d'individualité artificielle, la seule vraie »[10]. Le lecteur entre en possession d'une identité indéfinissable, mais qualifiante. C'est un jeu pour l'individualité mené entre auteur et lecteur, une lutte pour identifier, reconnaître, désigner un porteur de sens. Une note apportée par Baudelaire à la publication des *Petits poèmes en prose* avait déjà mis en avant cette force : « Nous ne pouvons *couper* où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture ».

---

[10] *Ibid.*, p. 70.

Au terme de cette initiation, « le lecteur admire avec bonheur des formes, un mouvement impérieux, tyrannique, de la phrase et du vers, tout en contemplant sans le savoir vraiment l'activité même qui sélectionne et dispose les éléments de l'œuvre »[11], cette activité de production d'une puissante individualité esthétique.

> Ce sont les rudiments d'une théorie de l'homme, de sa coexistence avec ses semblables, du mode sur lequel la pensée répercute en lui une situation 'inter-humaine' impitoyable, mais productrice d'absolus et de formes magnifiques.

La lecture de Baudelaire est devenue l'épreuve de la nécessité et de l'impossibilité de s'individuer, de la permanence de la différenciation entre les hommes et de l'arbitraire de cette différenciation ; elle aide son lecteur à comprendre comment le texte l'« enchaîne à lui » : allégorisation réciproque du social et de l'esthétique, figuration d'un commerce plus général qui multiplie les rivalités – la rivalité entre le texte et son lecteur, entre l'artiste et les autres hommes, entre le poète et la nature. Dans la lecture, comme dans toute expérience esthétique et dans toute situation de rencontre, le sujet est débordé de perceptions, de nouveautés, de reconnaissances, et s'efforce de subsister.

Une conscience « férocement aux aguets » se révèle dans ces lectures fortement investies, impliquant et enveloppant un combat, des divisions et des franchissements de seuils dans la relation intersubjective et à l'intérieur de soi-même, révélant qu'un souci « de l'individu et de ce qui le rend possible ne cesse de dominer les autres contenus de pensée »[12]. Le même souci apparaîtrait encore dans la lecture que fait Pachet de la nouvelle de Kafka intitulée « Le champion de jeûne » (1922) ; il refuse de voir dans l'histoire de cet « artiste de la faim », de ce héros d'une ascèse emphatique, une allégorie de la situation du poète dans la société ou de l'homme face au salut ; il s'intéresse plutôt à la curiosité ou à l'indifférence ordinaires qui peuvent y gagner le lecteur, à ce que devient pour son expérience propre la bizarrerie de la démarche individuelle d'ascèse, la signification de « l'effort sur soi dans

---

[11] *Ibid.*, p. 66.

[12] *Id.*, *Aux Aguets. Essais sur la conscience et l'histoire*, Paris, Maurice Nadeau, 2002, pp. 20-21.

le monde contemporain ». Aussi la force du texte de Kafka tient-elle pour lui

> « à la poussée divergente de [...] deux voix dont l'une encourage, exalte et félicite, tandis que l'autre, qui 'parle sans relâche depuis toujours', montre combien le but est hors d'atteinte, et console doucement. / Pour explorer ces phénomènes, la littérature ne nous a évidemment pas servi que d'observatoire ou de moyen d'enregistrement particulièrement sensible. L'artiste lui aussi [...] éprouve la tension qui existe entre le désir de montrer à tous quelque chose de l'humain et la conscience d'entreprendre un voyage au bout de la solitude [...] Kafka reste juste vigilant face à l'emphase »[13].

et ce lecteur avec lui, qui s'efforce à son tour de mesurer un effort singulier vers l'être sans le « rabaisser » ni le « réduire ».

À ce plan, la lecture n'est en effet pas séparée, mais solidaire de bien d'autres comportements quotidiens, qui participent du même mouvement et des mêmes enjeux, faisant éprouver au sujet la maigreur de son individualité, et la lui faisant éprouver, ou regagner, dans les formes mêmes de son expérience sensible. Quelques pages avant de rapporter les conditions de sa lecture de Naipaul, l'essayiste méditait d'ailleurs sur des situations de la vie ordinaire où s'éprouve fortement le fait d'être un individu, attirant l'attention sur « la texture fine » de la vie personnelle : fermer la porte, s'endormir, allumer une cigarette... ; l'auteur trouvait chez trois grands écrivains de l'ailleurs (Michaux, Rushdie, Naipaul) l'impulsion de poursuivre cette méditation sur la possibilité d'émergence des individus, mais aussi, et c'était important, des raisons pour accentuer la minceur ou la fragilité de ce surgissement, et par conséquent des encouragements à le protéger.

La lecture met face à cela, d'autant qu'elle se fait avec notre propre durée intérieure, nous faisant éprouver les rythmes de notre être individuel. Tour à tour, on se retrouve dans le livre et l'on s'y reconnaît, on y emprunte une définition intérieure, en s'y colorant tout artificieusement d'une intimité inédite, ou encore, au contraire, on le conteste, on le repousse, on s'appuie sur lui pour se différencier, s'éprouver autre ou se vouloir tel. La lecture est alors porteuse d'enjeux plus vastes que le « moi »,

[13] *Ibid.*, p. 76.

communautaires et politiques ; dans sa méditation sur Naipaul, Pachet construit d'ailleurs la question de l'individu non pas contre mais à partir de « la question coloniale » : « un individu, au sens moderne du terme, c'est bien quelqu'un qui se forme à travers des conflits autour de son identité et de son émancipation, de l'imitation des modèles et du rejet de ces modèles, de la dénégation de ce que l'on est, de la dépendance et de l'indépendance »[14].

Expérience, usage, interprétation

Que montrent ces exemples ? Que les formes mêmes de « l'expérience » de lecture peuvent être décisives dans l'élaboration des formes du « rapport à soi », qui est la définition de l'individu. La lecture rejoue un enfermement troué d'altérations et d'éclipses dans le lien de soi à soi.

> « D'un côté se sentir totalement soi, totalement engagé dans l'aventure d'être soi, d'avoir à l'être. De l'autre sentir qu'on pourrait être quelqu'un d'autre ; qu'on l'est, même ; qu'on l'a été, qu'on le sera, et que c'est là le secret au fond de l'individualité farouche »[15].

Ce mouvement combattu d'attention et de vigilance est au principe du « stoïcisme critique » de Pachet, un stoïcisme qui lui impose de faire crédit au texte au point de réclamer de lui de la contestation et de la difficulté (ce stoïcisme intellectuel est peut-être proche de ce que Foucault appelait, dans *L'Herméneutique du sujet* et au sujet de Baudelaire, un « dandysme moral »[16]). Voici donc un lecteur stoïcien, acquiesçant à sa propre « occupation », travaillant contre lui-même à l'intérieur de lui-même ; il doit seconder l'individuation du texte, afin de s'engager lui-même dans une lutte d'individuation, dans un processus de singularisation devant cette singularité, grâce à elle et contre elle (« Dans ton combat avec le monde, seconde le monde », disaient les *Méditations sur le*

---

[14] *Id.*, *Un à un*, *op. cit.*, p. 45.

[15] *Ibid.*, p. 103.

[16] Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, *Cours au Collège de France. 1981-1982*, éd. établie par F. Ewald, A. Fontana et F. Gros, Paris, Gallimard et Seuil, p. 14. Voir Martin Rueff, « Sous la morsure du renard : note sur l'impératif stoïcien de Pierre Pachet », *Fabula – LHT*, n° 1, février 2006, pour cette référence et les réflexions sur les formes composées de la passivité.

péché de Kafka). Ce stoïcisme se formule au cœur même de la grammaire du lecteur, façonnant un jeu particulier de constructions verbales, de nuances fines de l'agir et du pâtir ou du vouloir et du pouvoir, de modalisations des expressions de la capacité individuelle et de la réflexivité du « soi » : « être » et « avoir à être », « décider d'accepter », « consentir à rêver », « se faire » individu... L'activité de lecture a décidé de ces articulations internes de l'individu, jusqu'aux nuances de son langage.

Nous assistons et nous participons à un tournant de la critique littéraire et des approches de la question de la lecture. Depuis quelques années, le vocabulaire a considérablement changé, comme a changé le sentiment de ce que l'on attend des livres et de ce que les livres attendent de nous. Une perspective esthétique et pragmatique doit prendre la relève de l'approche sémiotique qui avait longtemps prévalu dans les façons de réfléchir à la lecture littéraire ; on ne s'intéresse plus forcément à propos des livres à des textes à déchiffrer, mais plutôt à des objets inducteurs de conduites – conduites mentales, perceptives, morales, ou sociales. Ce tournant prend aujourd'hui deux directions : une direction cognitive, et une direction éthique et politique ; d'un côté on peut s'appuyer sur les neurosciences, ou plus souplement sur la phénoménologie, pour comprendre la dynamique concrète de l'expérience de lecture, son caractère sensible, ses fondements dans l'attention, dans la perception, dans le corps individuel ; de l'autre on s'intéresse aux pratiques d'actualisation et d'appropriation, afin d'en appeler à l'usage effectif des œuvres et à une pragmatique de la lecture, et plus généralement à une politique des expériences esthétiques.

Je m'inscris à plein dans cette perspective où ce qui compte, ce sont les expériences sensibles et les propositions que chacun tire pour sa propre existence de ce qu'il perçoit, de ce qui est représenté, et des modalités de cette représentation : devant le livre, et plus encore une fois le livre refermé, que devient le lecteur ?[17] Il y a quelque chose de très libérateur dans ce mouvement de pensée, d'abord parce qu'il rétablit la littérature dans son lien avec les autres arts, surtout parce qu'il la réinscrit

[17] Je me permets de renvoyer à : Marielle Macé, « Disponibilités littéraires : la lecture comme usage », *Littérature*, n° 155, septembre 2009, pp. 3-21.

dans le plus vaste domaine des comportements, des attitudes, des pratiques de l'individuel. Mais il me semble que, dans la manière dont on promeut « l'expérience » ou « l'usage », les enjeux herméneutiques n'ont pas la place qui devrait leur revenir. Le lien entre la lecture et les interprétations pratiques n'est que très rarement identifié ou même défendu comme un horizon important dans ces nouvelles façons de saisir l'expérience littéraire. Le sens effectif, la tâche du sens n'est pas exactement niée, mais plutôt repoussée à la périphérie, affaiblie, simplifiée.

En amont, l'horizon de l'interprétation est souvent écarté par le désir de s'attacher à l'analyse de l'acte de lecture en tant que tel, considéré dans ses dimensions corporelles, physiologiques, cognitives, affectives, que l'on présente souvent comme des aspects infra-sémantiques. L'approche cognitive est centrée sur cette activité lectrice, elle met en avant des phénomènes perceptuels et attentionnels ; à travers les idées d'immersion, de simulation, et de façon un peu plus vague d'émotions esthétiques, elle modélise une *expérience*. Les théoriciens substituent effectivement volontiers la notion l'expérience à celle d'interprétation, comme si l'expérience individuelle était en concurrence avec la construction du sens, avec le souci du sens. En voulant restituer son corps au lecteur, on milite en fait souvent pour quelque chose comme un infra-sens, une perception première, une compréhension gestuelle ou mimique qui aurait lieu « sous l'interprétation », comme dit Richard Shusterman[18], et même « contre l'interprétation », selon le titre du premier essai de Susan Sontag[19] récemment réédité – réédité précisément parce qu'il s'accorde à nos attentes, et mobilisé avec une certaine complaisance dans l'art contemporain. Dans ces pensées posturales, on reprend parfois à Maurice Merleau-Ponty l'idée d'une continuité du champ de l'expressivité, du corps au langage ; mais le corps, en pratique, y est joué contre le sens, alors que Merleau-Ponty s'efforçait précisément de ne pas diviser ces régions de l'expression.

En aval, dans des conceptions morales ou politiques des enjeux de la lecture, on situe volontiers le « vrai sens » *au-delà* de l'interprétation, dans le champ de l'action du lecteur et dans ses capacités d'émancipation, une

[18] Richard Shusterman, *Sous l'interprétation*, traduit de l'anglais par Jean- Pierre Cometti, Paris, éd. de L'Éclat, 1994.
[19] Susan Sontag, *Contre l'interprétation*, Paris, Le Seuil, 1967.

émancipation à l'égard des maîtres, c'est-à-dire à l'égard des guides en interprétations que sont, indifféremment, le professeur, le critique ou l'auteur. C'est tout l'enjeu de la notion d'« usage », en particulier dans l'héritage de Foucault, et dans les recours à la pensée de Rancière ou dans la simplification que l'on en fait. À mesure que l'on se tourne vers cette question des usages existentiels ou politiques, on s'éloigne, dans les analyses proposées, d'une prise en compte réelle des enjeux de la signification. Les propos tournent volontairement le dos à la *tâche* herméneutique, et s'en éloignent même euphoriquement, avec le sentiment d'une libération, d'une qualité émancipatrice *a priori* de la lecture appropriante, opposée au caractère supposé ancillaire de la compréhension et de l'expérience du sens – pire, de la recherche d'une intention de sens et de la prise en compte d'un auteur, d'une altérité réelle qui ne saurait être l'objet homogène d'une actualisation. À la question de la lecture répond souvent un éloge de la fiction, comprise comme un dispositif qui suspendrait justement la responsabilité du sens.

Le sens *qui compte* est implicitement logé tour à tour dans le réseau neural, dans le corps sensible, dans les applications morales ou les performances politiques, rarement dans la force de la lettre et l'idée qu'il y ait là une altérité sémantique, celle de quelqu'un qui n'est pas moi. En posant que le sens véritable, fondamental, émancipateur, est ailleurs – sous l'interprétation, ou au-delà d'elle – on fait l'économie de l'attention à une singularité, à « l'invincible du dire » qui, dans la tâche herméneutique, oblige le lecteur à ne pas homogénéiser trop vite, à ne pas fonder en lui-même l'unité de l'œuvre, mais à entretenir ce corps à corps qui requiert l'exercice d'une *force* réciproque. Essayons d'imprimer une direction légèrement différente à l'esthétique de la lecture : à l'intérieur de ce tournant théorique, qui libère effectivement en nous des possibilités d'expériences et d'usages, il faut défendre la singularité, la complexité, la force d'altération d'une pratique subjective qui consiste justement à prolonger les formes et les enjeux d'un face-à-face.

Dans les lectures de Naipaul ou de Baudelaire que j'ai observées, un comportement individuel a de toute évidence été affecté par la construction d'un sens et par le corps à corps avec un dispositif littéraire. Voilà une façon de restituer à la compréhension toute sa charge sensible : l'opération est indissociablement affective et herméneutique, car c'est au cœur

même du vécu du lecteur (de l'identification et du double sentiment d'euphorie et d'asphyxie qui en a résulté) que s'enracine l'exercice de l'individualité, nouant émotion et signification. L'expérience fonde ici l'*idée* du « soi » (toute émotion révèle une conception de la vie bonne, suggère Martha Nussbaum).

Tout au long de ses lectures, quelqu'un comme Pachet s'emploie en effet à saisir des situations à la première personne, il s'y laisse enclore, reçoit et invente, et forme ainsi sa propre phrase, son effort pour être, approchant la nuance précise d'états composés, mixtes d'activité, de passivité et de réflexivité où se lit toute une pensée de l'individu comme *rapport*, rapport à soi et rapport de dépendance à autrui. Ce lecteur requiert de lui-même une certaine force, qui consiste à répartir les mouvements du sens à l'intérieur de soi, entre la partie de soi qui agit et émerge et celle qui se laisse submerger ou conduire. Il fait droit à la passivité ou au repos comme à la puissance, il y cherche sa position de sujet. À chaque occasion – avec Naipaul, avec Baudelaire, avec Kafka ou Michaux – c'est un peu plus qu'un geste d'appropriation : c'est un effort à l'intérieur d'une individualité littéraire, la réélaboration d'un sens pratique dans l'épreuve d'une singularité qui a arrêté le lecteur et exercé sur lui une puissance. C'est le caractère irrépressiblement évocateur des phrases, c'est-à-dire la force des textes. Je crois que c'est de cette force qu'il faut rendre compte : il ne s'agit pas d'opposer l'interprétation à l'usage personnel, mais d'affirmer que c'est dans l'acquiescement à la difficulté de la tâche interprétative que l'on peut libérer des capacités d'actions, des promesses d'expériences, des idées de conduites. Une *tâche* interprétative en effet, car il s'agit de ne pas homogénéiser trop vite les aspects d'une expérience combattue, et surtout, ne pas fonder immédiatement en soi-même le principe d'unité d'une œuvre qui est forcément déphasante, difficile, qui a risqué une intention sémantique autre que la mienne. Il n'y a pas seulement des corps et des énoncés, entre-disponibles, il y a aussi « l'invincible du dire », et par conséquent une tâche individuelle accomplie par un sujet vigilant qui commence par acquiescer à l'exercice d'une puissance, la puissance d'emportement dont parle Barthes : « la forme m'a eu ». Les œuvres nous font quelque chose avant que nous ne fassions quelque chose d'elles, elles requièrent une expérience d'accommodation dialectique (plutôt que d'appropriation).

Si la lecture requiert cette tâche, c'est justement parce qu'elle impose, comme la pensée, et contrairement à la théorie, l'échelle et le foyer de l'individu : l'individualité du livre, et l'individualité du lecteur mise en jeu et en travail à l'occasion de toute chance ou de tout risque de déphasage : la reconnaissance d'une singularité à l'œuvre dans un objet différent, mal assimilable, un autre dans lequel on peut « vouloir sauter à pieds joints comme dans une flaque d'identique », comme le dit à un autre propos Pachet, mais qui comme toute altérité vraie m'oppose des parois, des frontières, reste ailleurs, expose « une manière d'être homme qui est à la fois pour la mienne un secours et une menace », comme le suggérait Merleau-Ponty. Contre l'unidirectionnalité des pensées de l'« empowerment », on peut aimer et accentuer l'ambivalence d'une tâche accomplie aussi « contre soi ». C'est l'exigence de comprendre qu'il y a là un autre et son langage, pris dans son propre métier de différenciation, qui ressemble au lecteur *et* qui le déphase, qui le secourt *et* le menace. Si je ne reçois pas l'œuvre comme un véritable processus de singularisation et de déplacement, c'est autant de perdu pour mon propre devenir, c'est-à-dire pour ma chance ou pour la charge qui m'incombe d'être à mon tour un individu.

Marielle MACÉ
CNRS-EHESS